

**Magyd
Cherfi**

La trempe

récits

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Si t’as pas de fric, t’es pas d’ici” : on l’attendait sur l’immigration, Magyd Cherfi revient par la fracture sociale. En huit brefs récits vifs et tendres, mixant un sens du rythme festif et une acuité qui porte à la mélancolie, l’ex-parolier de Zebda fait un sort aux pièges de l’identité nationale et des horizons confisqués.

Les paradoxes et les débordements de l’amour maternel qui exclut et paralyse au lieu d’émanciper, la petite mort des illusions, les coups de boomerang du rock’n’roll engagé, la violence des rites d’initiation de terrain vague, les rêves de sensualité inassouvis, chaque texte est une tentative d’inventer la langue et le vocabulaire inédits de sentiments tus, trop longtemps retenus.

Et c’est à la seule force du verbe que Cherfi feinte et cogne et fait voler en éclats de littérature brute les impuissances entretenues et l’acharnement d’un destin qui toujours le renvoie “chez les défaits les sombres les aplatis les miens” – sans jamais plier, et sans geindre, jamais.

“DOMAINE FRANÇAIS”

MAGYD CHERFI

Sous l'influence combinée et revendiquée des Clash, de Madame Bovary et de Jean-Paul Sartre, Magyd Cherfi a été le parolier du groupe toulousain Zebda avant de se lancer dans la chanson en solo (Cité des étoiles, 2004 ; Pas en vivant avec son chien, 2007).

DU MÊME AUTEUR

LIVRET DE FAMILLE, Actes Sud, 2004.

© ACTES SUD, 2007
ISBN 978-2-330-00862-8

MAGYD CHERFI

La Trempe

ACTES SUD

LA NUIT DE ZEBDA

Le camion roule à faible allure, je sais que cette nuit je ne vais pas dormir, je ne vais pas dormir parce que je ne conduis pas. De nuit, je suis terrorisé quand c'est un autre qui est aux manettes, fût-il Ayrton Senna, paix à son âme. J'ai peur pour moi, cette fois méchamment peur, je me suis promis tant de choses que je n'aurai pas assez de trois vies pour les réaliser et puis je vous dis pas : si la première doit se briser là, à l'aube... de je ne sais quoi d'ailleurs.

Je me suis fait les plus belles promesses comme on chuchote l'éternité aux filles, des promesses innombrables comme les plaies de l'enfance. Je me suis promis un jaillissement comme celui des dauphins quand on leur jette des sardines. J'ai rêvé de jaillir pour attraper autre chose que des petits poissons, fussent-ils poissons-lunes.

Tout le groupe est là et pas un bruit pas même un tousotement comme si les gorges s'étaient cousues de l'intérieur pour ne plus rien laisser passer. Le camion roule quelque part dans le Nord-Est de la France, il fait nuit, on est à la moitié de l'hiver et le chauffage n'atteint pas l'arrière du camion. C'est un diesel et le ronronnement lourd du moteur me rassure presque. On avance, c'est déjà ça ! Et chaque kilomètre nous éloigne de cette soirée d'épouvante. Tout le monde dort ou

presque. Non ! C'est impossible de dormir, notre blessure est là, ouverte vers le ciel, personne ne peut dormir ! Quelque chose s'est brisé ce soir comme une ampoule à l'intérieur de nous.

Vincent notre batteur conduit, Vincent, mon frère d'armes, mon chauffeur. Vincent conduit souvent, il a le poignet sûr. Sûr ! Avec lui on arrivera à bon port. Son sang est froid et les palpitations de son cœur égales au métronome. Je sais à quoi tu penses, Vincent ! T'es en train de nous dire :

— C'est le boulot ! On est pas là pour le spectacle, il faut becqueter. Quoi ? Vous êtes blessés ! Vous vous êtes pris pour des musiciens ? Mais ça va pas les gars ! Vous êtes de la merde ! Tenez-vous-le pour dit. Un musicien, un vrai, ça a appris la musique, le solfège ! Ça maîtrise un tant soit peu son outil. Un musicien apprend d'abord à jouer avant de se lancer sur les scènes de France ou du nord de Toulouse. Pas comme vous avec vos trois accords. Pareil pour vous les chanteurs ! Vous chantez pas ! Sachez-le. Vous éructez, vous braillez, certes les intestins vous sortent par la bouche tellement vous pressez sur l'estomac, et après ? Se venger est une chose, chanter en est une autre. Vous confondez sans cesse l'art et le défouloir. Que cette soirée vous serve de leçon !

La fumée des blondes stationne sur le plafond de l'Iveco, elle est comme un linceul au-dessus des cadavres. Une odeur de sueur séchée se mêle au tabac froid, les cendriers dégueulent des mégots, ça m'empêche pas de fumer, je sais vivre sans oxygène. Il nous arrive parfois de rester six ou sept heures collés l'un contre l'autre sans que les coudes mouftent. Personne n'ose écarter les bras, sinon c'est l'avalanche des corps. Personne

n'ose quoi que ce soit, chacun sait la part octroyée, en un mot la plus petite et chut. La destinée des médiocres ouvre la route la plus étroite.

Pascal sur ma droite a couvert son maigre torse d'un cuir très court, autour de son cou un kéfié palestinien couvre ses narines et grâce à une petite loupiote bricolée par nos soins, il lit. C'est un roman noir, Pascal lit beaucoup la série noire, c'est notre guitariste et j'aime bien cette façon qu'il a de ressembler à Mick Jagger, les joues creusées, les dents disproportionnées, la taille de guêpe et la chevelure fournie. Une allure de star quoi ! J'aime que mes copains de tournée aient de l'allure, ils m'embellissent. Pascal en a. Avec trois fois rien il en jette. Pourtant au tout début de notre aventure, il s'était proposé d'entrer en scène avec un chapeau haut de forme façon "seventies" comme l'avaient beaucoup porté les icônes du rock progressif. Le premier soir fut son dernier accoutrement du genre. Il s'était ramassé une salve. A commencer par moi.

— Qu'est-ce que tu fais c'est nul !

Et puis Mouss :

— Je t'avertis ! moi je monte pas avec un clown sur scène !

Et Hakim :

— Tu montes avec ça je brûle ton sac.

Le ton de Zebda fut donné avant accord de principe.

Sinon, il porte le vêtement du rocker comme une seconde peau. Souvent il lui arrive de finir un marathon scénique torse nu, il a du Iggy Pop, charpenté bois mais pas plus maigre.

— J'aime ça que tu te déshabilles sur scène, c'est beau, c'est donc un peu de moi.

Je m'approprie ton buste chaque fois, le sais-tu ? Quand tu te déshabilles c'est un peu de moi qui s'exhibe.

Je vous vole à tous, les gars, je vous vole de ce qui me fait beau, je vous taille comme des pierres et j'extrais le carat. Je jette le reste. Je peux le dire ce soir, je me sers et me pare pour le show, vous m'habiliez comme si tout le groupe était un de mes membres, mais quand l'un de vous est moche – je me tapis dans l'ombre, le savez-vous ?

Ce groupe, c'est mon corps. Je suis vous les gars. Je suis un peu vous tous quand la scène nous réunit.

Je suis un peu toi Rémi pour ta jeunesse, un peu Pascal pour les tablettes et Joël pour son regard angélique, Mouss pour le culot et Hakim pour son courage... Vincent pour son humour de noir vêtu. Je vous dépouille, les amis, pour mieux me supporter, hors de vous et point de salut.

Pascal vient de tourner une page, puis revient sur la page précédente et la retourne encore.

Je jette un regard sur son livre sans vraiment lire, je remonte sur lui et son expression en dit long sur l'amertume qui l'étrangle. Peut-être qu'il ne lit pas, il n'a pas le regard de la lecture, ses yeux vont plus loin que le livre, bien plus loin... ses yeux sont à demain, à ce demain qu'on ne veut pas voir venir, ni lui ni nous.

Je suis contre la vitre, mauvaise place, même les vitres fermées et colmatées de linges, du vent se glisse à l'intérieur.

Pascal m'a parlé ou s'est parlé à lui-même :
— Pourquoi ?...

Il a dit “pourquoi” ? Je sais tous ses pourquoi... Pourquoi des Arabes s’attaquent-ils à d’autres Arabes ? Des prolos à d’autres prolos. Pourquoi brûle-t-on la voiture de son voisin plutôt que d’aller canarder celles des quartiers riches ? Pourquoi la violence pour la violence ? Pourquoi les déshérités de la terre ne s’unissent-ils pas ? et d’où vient cette haine ? Pourquoi est-ce qu’ils ne sont pas à nos côtés ? Pourquoi est-ce qu’on a failli être lynchés ?

Je connais un bout de la réponse mais je ne réponds qu’à moi-même.

— Pourquoi n’avons-nous pas de places ? Pourquoi sont bannis les Arabes et les Noirs dans un pays qui vante une place pour tous... pourquoi j’entends dire : “La France tu l’aimes ou tu la quittes” ?

A qui s’adresse-t-elle cette menace, depuis près d’un demi-siècle, à des Bourguignons, des Picards, des Alsaciens ? Non ! On dit ça aux Arabes et aux Noirs. Je suis déjà lynché, alors ?

Tu vois... je peux aligner les pourquoi moi aussi ! Mais il y a longtemps que je ne le fais plus. Il y a déjà longtemps qu’on se parle plus. Que sais-je de tes douleurs ? Que m’as-tu dévoilé qui ne s’avoue que soûl ? *Oualou* ! Entre nous on compose et dans tous les sens du terme ? On compose, c’est tout. Le malentendu est né avant nous, avant qu’on se rencontre. Hier je me battais pour tous. Je me bats désormais pour les miens et demain pour plus personne. Je marche à contre-courant de l’idéal qui fut le nôtre. J’en veux plus de l’universalisme selon Jésus.

D’où vient la haine ?

Cette violence qu’on vient de subir il y a à peine deux heures, je l’ai admise et bien qu’elle se soit retournée contre moi, c’est elle que je chéris encore parce qu’elle garde toute sa légitimité, parce

qu'elle reste un sursaut d'orgueil et que dans d'autres circonstances j'aurais pu en être le bras.

Le serpent se mord la queue. Je comprends qu'on se comprenne pas avec Pascal. Le deal a tourné autour du répertoire, pas d'une fusion idéologique. La musique est là qui masque nos désaccords, n'est-ce pas son rôle ? Elle tend un vaste drap tout autour de nous qui nie les fêlures. La musique sert à ça, à faire illusion. Mais c'est aussi de l'illusion que naissent les rêves. La musique, on lui fait dire ce qu'on veut. Elle se joue comme on ment ou comme on se ment. Heureusement, dans le mensonge des accords, il traîne toujours un quelque chose qui vous rapproche, souvent la musique lie entre eux ceux qui n'ont rien à partager, elle esquive les silences, il s'échappe toujours d'une note quelque chose de vrai qui vous trahit ou qui vous sauve.

On se bat ensemble mais pas contre le même ennemi quand il n'est pas déjà parmi nous. Mais peut-être ne le sais-tu pas ? On est ensemble sans s'être choisis et c'est bien la pire et la meilleure raison d'être ensemble. Le plus terrible, c'est que cette vérité est souvent une faiblesse, toujours un mensonge.

Le froid a séparé mon cœur de ses organes, il bat sans moi mais je respire.

Qu'importe, jamais les gelées de fin d'hiver n'ont vaincu le désespoir, le froid de l'âme est pis que la banquise. C'est ce que je me dis en regardant la bande blanche du bitume fuyant. Je regarde hier, avant-hier, les salles vides écumées et toute cette sueur versée comme du sang devant parfois personne. Je me regarde. Je me vois encore hier sautant d'un bout à l'autre de la scène

comme un beau diable à la queue enflammée, haranguant le néant, je me revois les bras écartés vers le ciel dans cette salle vide comme si la foule était là jusqu'à perte de vue. Je revois Hakim grim pant sur quelques improbables poteaux, croisant ses jambes pour s'accrocher à un projecteur puis basculer son buste vers le bas et puis Mouss cherchant à jouer aussi sa vie sans plus de retenue, atteindre le plafond ou quelque accroche pour se suspendre. Et les voilà comme des pendus tous les deux, gesticulant, dansant, grimaçant, la mort en bandoulière. Ils ont vingt ans et s'accompagnent de la mort tous les soirs peut-être pour lui faire peur. Ou bien est-ce la gloire qui commande sa présence sous peine de se voir étendu dans le grand champ des anonymes ?

Quand ils sont sur scène, qui sait toute cette ampleur ? A cet instant, pas même moi. La nuit va être longue et ce soir chacun questionne l'horizon.

Et moi ? Qu'est-ce que je fous là ? J'ai laissé Zoulie à la maison mais c'est toujours pareil, à ses côtés je rêve des ailleurs, loin d'elle je la voudrais près de moi. Elle me dit :

— Méfie-toi des louves, toi qui vas dans les hautes montagnes aboyer à la lune éclairée. Moi ! dit-elle, je reste dans la vallée des humbles. Comme un berger tu t'impatientes à attendre les transhumances. Je ne peux pas te retenir, un pèlerinage est sacré et je sais le cœur qui hurle de douleur à la fin de sa vie quand il n'a pas osé faire le grand voyage.

Oui j'ai voulu le grand voyage mais ce camion ne nous porte pas vers les sommets, c'est la descente vertigineuse à l'intérieur des terres, on peut

couper le moteur, l'attraction terrestre nous ramène au point de départ.

On ne s'en sortira pas, pourtant c'est l'impasse si on s'arrête là. Finie l'aventure, les filles qui vous sourient tendrement. Avec du bol celles qui le font goulûment. Avec moins de chance resteront les bavardes qui vous squatteront jusqu'au bout de la nuit pour éteindre leur propre insomnie et puis tchao. Finie la nuit, son sursis salvateur de croire qu'on la tient, ses bravos éblouis, les répètes, les guitares et les micros qui vous changent en héros même sans spectateurs, sans personne à sauver.

Sans nos cordes, nos amplis, nos cris, on n'est plus que nous-mêmes, sept éclopés. Nos rêves attendent rue des Médiocres, on se suffira pas de nous-mêmes, trop de doutes carapacent nos peurs, trop de peur s'est introduit depuis l'enfance.

Je me revois en train de dire à Joël, notre bassiste :

— Il nous faut une identité, Joël ! On va pas continuer à plagier Téléphone ou la Mano Negra !

— De quelle identité tu parles ?

— Mais je sais pas, moi ! Ce qu'on est ! Notre identité propre ! J'aimerais un son qui nous soit propre.

— Tu veux dire des accords toulousains !

— Te fous pas de ma gueule, on s'en sortira jamais si on ressemble à tout le monde.

— Ecoute... moi j'sais pas faire, c'est assez compliqué comme ça de vous traduire tous les trois au chant, si en plus il faut une identité !...

Au début... je m'adressais exclusivement à Joël, on se maternait depuis le lycée et je lui connaissais cette capacité d'absorber l'indigeste. Il avait cette particularité de mâcher les bouts de verre en souriant et s'il l'avait fallu il se serait écrié : "Avec une gousse d'ail... excellent !"

C'était ça Joël, un ermite sacrifié à un dieu mort avant lui. Il portait la "faute" et la force du groupe comme un prophète chrétien. Il fut notre bonne et notre mauvaise conscience, notre cantine car il se confectionnait lors de nos départs des sandwiches faits maison qui ouvrent encore mes glandes salivaires. Puis tour à tour il s'est fait comptable, compositeur, géographe, cuisinier, prof, papa, fils et oncle. Autant de masques, autant de vérités.

Seuls au milieu de nulle part, la vérité nous crache à la figure, elle nous dénonce un par un avec un geste du doigt, définitif. Elle nous accuse du plagiat des mauvais, elle est courroucée par l'ambition des vinaigres. Surtout la mienne qui n'a pas mué en vin fameux. Elle nous accroche en haut du mât et nous envoie du roulis à vomir, elle nous vide des illusions dealées pour un kopeck. La nuit va être longue avec le foie dans la bouche. Quel est ce sortilège ? Est-ce un signe des cieux ? l'amorce d'une chute à grand renfort de brise et de brouillard glacé ? J'ai froid. Je déteste le fond du camion en hiver, on y sent les secousses d'un virage pris trop court. On est loin du moteur et même j'ai l'impression qu'on est assis sur la remorque... Comme des chiens. Ultime humiliation quand on a voulu les places d'honneur.

Je retourne à la morve de mon enfance, à ses poux, à ses insultes. A mon désespoir de voir naître sur mes feuilles l'intolérable prétention.

Tu vois, Joël, si tu te tournes je te demanderai pardon pour l'insolence de mes paroles trop orgueilleuses. Je te dirai comme un Brel à son Jo... "demain". Je t'avouerai ma tyrannie comme souvent et la rappellerai le lendemain.

Cette tyrannie qui souvent paralysait la construction d'une chanson.

Je me rappelle ces pénibles moments de "création", les baguettes se posaient sur un fût, les guitares à la verticale. Je semais le trouble au sein du groupe en évoquant le sens des choses. Le sens des choses, qu'est-ce qu'il nous pollue celui-là, c'est que de la musique merde !

Vincent, égal à lui-même, se levait, laissait passer l'orage, Pascal taisait sa lassitude des sentences qui encombraient ma bouche. Hakim et Mouss passaient de la même lassitude à un sentiment de solidarité, piégés par ma posture de grand frère.

Je faisais office d'aîné et mon âge imposait un respect dérisoire qui au fil du temps étranglait leur envie d'en découdre avec moi. Je jouais de la corde jusqu'à l'usure, pensant porter la bonne parole pour trois, enfin pour sept.

Encore aujourd'hui du fond de la pièce où je reviens des gloires passées, je ne peux m'empêcher de penser que ces deux-là ne sont rien d'autre que mes petits frères.

Qu'y puis-je ? J'ai de la sicilienne dans le sang. Respect au plus âgé. Bien sûr vous menez votre barque comme vous l'entendez et alors ? J'y peux rien, je vous ai aimés de la sorte sans le vouloir et vous suis le long de ce corridor de la gloire. On s'est liés pour plus longtemps qu'il n'y paraît, on s'est imaginés affranchis, débarrassés les uns des autres. C'est pas vrai.

Trop d'années ont déposé de fines pellicules translucides qui nous lient à de l'invisible. On s'est

pas choisis, vous me ressembliez tout simplement dans le désir de transcender la vie. Je transcendais la vôtre. J'étais quelque chose que vous aimiez, le ticket pour un bateau qui s'envole, que même un oiseau ne pouvait pas suivre. Mais c'est aussi en vous regardant que je me suis vu voler. Je ne pouvais que vous en vouloir de ne pas être à la hauteur à laquelle je n'étais pas. Je m'en voulais. La vie vous lui donniez une allure de canasson royal, une sacrée gueule, comme la citrouille en carrosse. Et j'ai vu le carrosse. Sans vous qu'aurais-je vu ? Rien... Vous me faisiez honneur, les petits pas de danse aussi. Vous aviez embelli ma vie. Quelque chose chez vous m'interpellait, comme un miroir qui m'a fait beau. La dignité en plus ou quelque chose qui lui ressemble...

Mouss a couvert sa nuit d'un lourd manteau, sa tête dégarnie a disparu pour effacer la fatigue. Mouss donne beaucoup sur scène, je doute d'autant de débauche. J'ai peur qu'il ait pris trop à cœur le chemin des étoiles.

Mouss, j'aimerais te dire, ménage-toi, gardes-en pour la fin de la course. Le peloton de tête est encore trop dense, ne prends pas les devants trop tôt. T'es sourd à ma prière et mon ombre imposante ne te rassure pas. Tu me crains et ta crainte m'apprend à te craindre.

Dans cette nuit de terreur, on a pris la décision de partir sur-le-champ, pas d'hôtel cette fois, chacun sait qu'il ne dormira pas, pas de pause, on n'aura pas faim, sauf peut-être pour faire le plein mais c'est un diesel, ça peut prendre des heures avant que ça clignote sur le tableau de bord. Je pense à ma vie, à sa trajectoire plombée. Je pense à l'ascension que je m'étais promise, aux gens que

j'ai voulu sauver, oui, je me suis permis ce rêve-là comme un gosse au volant d'un trente-huit tonnes. Comme un enfant gâté j'ai fait un rêve trop haut oubliant que je parlais de trop bas (ou qui sait de pas assez bas) pour engranger assez de rage.

Je frotte mes mains l'une et puis l'autre pour éviter de pleurer comme un petit enfant, je frotte pour éviter de me dire... Combien de temps vais-je supporter cette vie de merde ? Faut que je me donne un délai. J'ai besoin de manger chaud, de dormir sur un lit, de me laver. Merde, j'ai besoin d'être propre. De me montrer auprès des miens en pleine forme, fraîchement rasé et en forme. J'ai besoin de sourire pour les rassurer. J'ai promis à ma mère la fin de ses insomnies. Elle pourra même reposer sur mon épaule... Quel autre mensonge vais-je échafauder après ça...

Pour l'instant ça va, on n'en est qu'aux prémices, on peut encore faire illusion, expliquer que la réussite ne se bâtit pas en un jour. Tenez ! Prenez Jonasz ou Nougaro, ils n'ont pas échappé à la décade avant d'être reconnus. Bon ! C'est vrai on est arabes et nos chansons sont des brûlots palestiniens mais si on fait ça avec élégance... ça peut peut-être passer. Combien de temps cela va-t-il durer ? J'ai pas demandé la misère, cette chienne que réclame le mythe. J'ai pas besoin de ça. Mon père en a payé le prix pour trois générations, c'est bon !

Joël, insomniaque, fait semblant de dormir. Je crois que ce mec n'a jamais dormi dans ce camion pourri, même à l'hôtel il ne dort pas, je sais que des cauchemars le tourmentent, des choses de l'enfance comme moi qu'il n'évoque jamais, peut-être n'a-t-il pas trouvé lui non plus la clé d'une chambre où reposer la peur.

Tu ne dis rien Joël, tu ne dis rien mais ton silence parle, on n'est pas dupes. On le sait bien que tu n'es ni heureux ni malheureux, t'es en stand-by mon frère, seul dans un ascenseur bloqué. T'appelles pas au secours, tu veux pas qu'on prenne ta peine en flagrant délit. Tu veux pas qu'on te sauve. Tu veux régler toi-même ton problème d'ascenseur et comme on est tous comme toi, coincés chacun à son étage, on n'entend plus que l'écho des ego. Ça nous arrange presque. Des fois j'ai eu envie d'arrêter de gigo-ter dans ma cage pour écouter tes pleurs mais très vite je retourne à mes quatre murs à grands coups de tête. Tu ne dors pas et l'incident qui a eu lieu sur scène tout à l'heure t'a à peine émoussé. Des fois le fardeau est si lourd qu'on est sourds à l'écho du monde, aux catastrophes qui l'empalent. A cet instant c'est moi qui voudrais voir ton visage se retourner vers moi. Je voudrais t'entendre t'interroger et même j'accepterais tes jugements péremptaires.

Je voudrais t'entendre m'interroger aussi parce que ce soir j'ai envie de parler, mais tu ne te tourneras pas, je ne suis pas la bonne serrure. Ce soir toi et moi nous ne parlerons pas. Je le regrette parce que j'ai la plus grande peine du monde mais dans cette charrette qui ne l'a pas ? Ma vie s'arrête là, comme un blessé d'avant la bataille finale, le corps saucissonné devant les derniers rêves. Mais que s'est-il passé ?

Il y a deux heures nous étions sur scène. Dans une cité HLM, plantée au beau milieu d'un no man's land.

En arrivant dans l'après-midi, une première charge m'affaissa, on allait encore jouer au beau

milieu d'une cité pourrie et le spectacle assuré par la municipalité serait donné gratuit. Je détestais la gratuité dans nos concerts, la gratuité attire tous les péquenots, les avachis, les rats des environs. Je redoutais déjà les militances naïves qui vous vident des forces restantes bien plus qu'elles n'en accumulent pour affronter les guerres à venir. Oui je redoutais pour cela les concerts de soutien, quand ils ne sont pas étroitement tenus, c'est la foire d'empoigne.

A peine descendu du camion, je me suis assis sur un banc là pas très loin, je regardais les barres en béton, je pensais fort : Les enculés !

La municipalité avait bâti trois gros blocs à vomir en plein milieu de rien. Tout autour s'étalait un terrain vague à perte de vue. J'imaginai sans peine la désespérance des habitants évidemment d'origine immigrée. Décidément le rock'n'roll aussi me renvoyait à l'origine de ma misère. Le rock'n'roll que j'enfourchais avec détermination m'amenait là au fond du monde chez les défaits, les sombres, les aplatis, les miens. Un autre groupe, sûr ! eût évité le piège mais nous nous appelions Zebda. Des enfants s'approchèrent et c'est vrai, j'aurais aimé qu'ils ne m'abordent pas. J'entendais déjà dans leur bouche mon propre malheur et puis, ayant passé des siècles à tordre le bras de la fatalité, je souffrais d'avoir à le tordre encore. L'enfant s'avança vers moi et, jetant mes dernières forces, je lui dis :

— Comment tu t'appelles ?

Il vomit des syllabes à peine distinctes. Je devinais un accent turc.

— Des Turcs.

Un peu plus tard d'autres enfants s'approchèrent et effectivement ils s'adressaient la parole uniquement en turc.

— Putain ! ils parlent même pas français.